

Richard Millet

Le Chant des adolescentes

Récits



P.O.L

Extrait de la publication

Le Chant des adolescentes

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT MARC, 1983.

L'INNOCENCE, 1984.

SEPT PASSIONS SINGULIÈRES, 1985.

L'ANGÉLUS, 1988.

LA CHAMBRE D'IVOIRE, 1989.

LAURA MENDOZA, 1991.

ACCOMPAGNEMENT, 1991.

L'ÉCRIVAIN SIRIEIX, 1992.

Chez d'autres éditeurs

LE SENTIMENT DE LA LANGUE I, Champ Vallon, 1986.

LE PLUS HAUT MIROIR, Fata Morgana, 1986.

BEYROUTH, Champ Vallon, 1987.

LE SENTIMENT DE LA LANGUE II, Champ Vallon, 1990.

Richard Millet

Le Chant des adolescentes

Récits

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1993
ISBN : 2-86744-344-X

*Marinae,
puellae, sorori meae*

Omnis caro foenum.

Es. XL, 6

*Reconnais en moi la petite secousse par où
chaque parcelle du monde témoigne l'effort
secret de l'inconscient ; où je ne suis pas c'est
la mort, j'accompagne partout la vie.*

Maurice Barrès
Le Jardin de Bérénice

Anton Tchekhov dit que la contemplation de la vraie beauté féminine attriste, fait même sourdre une étrange pitié ; on serait alors renvoyé à soi, on chercherait moins à plaire qu'à plaindre et à se plaindre, pour enfin accepter la défaite des épithètes et du sens. Ces très jeunes filles m'ont néanmoins comblé ; elles auront été mes plus sûres amoureuses ; nous n'avons, elles et moi, rien espéré d'autre que le bonheur d'être ensemble, quelques heures par semaine, dans l'invention perpétuelle du regard, de la voix, de quelques gestes — avec une fantaisie et une ingénuité qu'elles perdront bientôt. Elles auront cherché dans ce qui leur restait d'enfance leur plus vive féminité : moments soudains et rares d'une proximité qui nous bouleversa et qui est moins le fruit de la stratégie amoureuse que de l'abandon certes souvent théâtral (les aurais-je aimées de la sorte si je n'eusse séduit la classe tout entière ?), mais sans souci de rétribution. Leur histoire, la plupart du temps banale, m'intéresse peu, et elles n'existent guère hors du collège. D'elles, dont la nymphescence s'éteint après seize ans, j'ai aimé avant

tout l'extraordinaire pudeur ; et le don singulier d'elles-mêmes n'a rien du pathos de l'étreinte, ni des illusoires éternités de la passion. Toutes semblent dire que la proximité amoureuse est éphémère mais non tragique, ni décevante, ni attristante, et qu'il y a là, avec ou sans moi, quête d'une vérité sur soi dont la beauté serait la dédicace.

Odile

Je me penche vers elle qui écrit, comme sur un buisson de flammes sombres. Elle relève la tête, lentement, agite, paresseuse, ses boucles rousses dont l'épaisseur a sous les doigts quelque chose d'animal ; elle me regarde et me lance (elle qui sait pourtant fort bien à quoi s'en tenir) : « Pourquoi ne m'aimez-vous pas ? Dites, pourquoi ne m'aimez-vous pas ? » Le lamento s'épuise dans un rire bête. Odile est aussi ronde que les syllabes qui la hèlent. Elle bat exagérément des paupières, le bleu méridien de ses yeux prend les couleurs d'un ciel offusqué. M'étant penché davantage, je me perds dans une peau trop blanche, criblée de taches de son, dans cette chair qui hésite à présent entre le rose et l'ivoire, dans cette figure élargie, implorante pour rire, et triomphale. C'est vrai qu'elle n'est pas jolie et que ses dents minuscules m'exaspèrent. Mais j'ai le cœur serré de ne pouvoir lui dire (me croirait-elle ?) combien j'aime les roux — que je leur voue un amour instinctif, immédiat, fraternel ; et

tordant doucement vers la table la crinière
d'Odile, qui geint de si peu souffrir, je pleure
avec elle, en silence, notre enfance navrée d'en-
fants roux.

Céline

Céline descend un à un les degrés de l'ancien bâtiment et pose le pied sur le sol poudreux comme si elle atteignait le sable brûlant d'une plage : circonspecte, délicate, se souriant à elle-même, les lèvres plus gonflées qu'à l'ordinaire et rondes d'une petite moue qui s'accentue dès qu'elle lève les yeux vers moi. On dirait que de l'apparition de la moue dépend l'éclosion, en ce visage rond, d'un regard bleu et doux, dans lequel se délivre enfin le sourire refusé à la bouche, avec la certitude fragile d'une beauté qu'assoit une chevelure d'un blond clair, coupée au carré, audacieusement garçonne et qui, en aile d'oiseau hautain, ne lui couvre qu'une joue. Céline rougit d'être regardée dans la lumière de septembre : tout heureuse de cette gloire, elle remue un peu les lèvres ; puis retrouvant ses gestes lents, elle hausse les épaules et se tourne vers le muret sur lequel ses condisciples semblent autant de pariétaires remuées par le vent ; elle va s'isoler près du marronnier, comme si elle haïssait déjà l'usage inconsidéré de la parole.

Adélaïde

Une beauté faite de blancheur et de flamme, de colère et de douceur, des mille ressources du jour : le visage d'Adélaïde est étroit, ses cheveux lourds et très bruns, son corps élancé, sa voix savamment assourdie comme si elle cherchait, en classe, l'aparté de la favorite qu'elle sait être tout en laissant la parole aux autres, qu'elle n'écoute point. Elle n'a de cesse qu'elle ne m'ait distrait, agacé, chevillé à elle par vingt réponses habiles ou déroutantes. Pour ne pas déranger ceux qui écrivent, je m'accroupis près d'Adélaïde ; elle montre de la hauteur, puis murmure, toute pâle :

— Que faites-vous ici ? Je ne vous ai rien demandé.

— Sans doute, mais si je n'étais pas là, tu serais furieuse.

— Laissez-moi travailler !

Je me relève lentement, lui souris, ne la quitte pas des yeux. Elle finit par relever la tête, radieuse, et secoue vivement sa chevelure. Je reste debout près d'elle, adossé au mur, réponds aux questions

d'autres élèves ; ma main droite s'agite en l'air, l'autre demeurant immobile, ouverte à demi contre ma hanche, jusqu'au moment où je sens que mon index est devenu la tendre proie de lèvres et de dents dont la pression me tire des larmes de joie.

Adeline

La chevelure d'Adeline est instable; et c'est cette instabilité, cette quête d'un équilibre improbable qui d'emblée m'ont conquis, mieux que le visage pourtant délicat, vif et brun, dans lequel on finirait par ne plus voir, non sans complaisance, que le *filtrum*, singulièrement rose, qui unit un nez retroussé à des lèvres plutôt minces. Chevelure très brune, aux reflets presque noirs, longue et bouclée, qu'Adeline fait basculer sans pitié d'un côté à l'autre de sa tête (quand ce n'est pas, excédée, de l'arrière vers l'avant, pour y noyer sa figure), avec un mouvement un peu las de la main, sans qu'il y ait là, cependant, de l'affectation — mais, si l'on veut, une douce superbe. Il est vrai qu'elle a de sa beauté la certitude à la fois audacieuse et mesurée, ou hésitante, des très jeunes filles, et qu'elle cherche peut-être dans la modification perpétuelle de cette masse d'ombre à ses tempes, ses joues et ses épaules, l'offrande d'une beauté qu'elle craint de voir figée dans les attitudes convenues de la belle élève insolente et douée, ou bien dans le dépit de n'être pas

Elles auront été mes plus sûres amoureuses ; nous n'avons, elles et moi, rien espéré d'autre que le bonheur d'être ensemble, quelques heures par semaine, dans l'invention perpétuelle du regard, de la voix, de quelques gestes – avec une fantaisie et une ingénuité qu'elles perdront bientôt. Elles auront cherché dans ce qui leur restait d'enfance leur plus vive féminité : moments soudains et rares d'une proximité qui nous bouleversa et qui est moins le fruit de la stratégie amoureuse que de l'abandon.



89 F
921529-8
ISBN : 2-86744-344-X
03-93



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS